184. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Absence, Discours du for intérieur, Elections (France), Mandat local, Nature, Politique (France), Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1839-02-28
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°208/229

Information générales

LangueFrançais
Cote503, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1687?context=pdf

184 Jeudi 28. 5 heures

Je reviens du Val Richer, par un temps magnifique, frais et doux ; le plus brillant soleil ! Point de verdure encore, mais elle va éclater. On la voit de loin. Je me suis promené deux heures seul, aussi jeune que l'air, que les bois, que les champs. Je ne le dis qu'à vous. Vous ne le direz à personne. Pourtant depuis mon retour, je suis triste. Je ne puis partir d'ici que mardi. L'élection se fera dimanche. Il y aura lundi chez l'un de mes amis, un dîner auquel il m'est impossible de manquer absolument impossible. Je ne serai à Paris que Mercredi à 5 heures du matin, & chez vous à midi. Soyez triste comme moi, mais pas injuste, je vous en prie. J'étais déjà si fâché de ne pas être à Paris, le 4. Je vis avec vous bien plus que je ne vous le dis. De façons bien différentes et qui pourtant nous mènent au même résultat, nous ne pouvons pas, nous n'osons pas l'un et l'autre, nous parler du mal que nous sentons le plus vivement pour nous-mêmes et l'un pour l'autre. Nous ne nous sommes rien dit le 15 février. Nous ne nous dirions peut-être rien le 4 mars. Pourtant je voudrais être là ; je voudrais vous voir. En vérité, il y a des tendresses, auxquelles Dieu devrait accorder de paraître telles qu'elles sont et de donner tout ce qu'elles ont, sans démonstration extérieure, sans parole. Dearest for ever dearest !

Vendredi 7 heures et demie
J'ai été réveillé cette nuit à une heure du matin, par un singulier message. Des électeurs de Rouen m'ont envoyé l'un d'entre eux pour me conjurer, c'est bien le mot d'aller passer quelques heures à Rouen et de prendre la parole dans un grand meeting où il s'agit d'assurer le succès des candidats de l'opposition entr'autres de M. Duvergier de Hauranne qu'on veut porter à Rouen. Il leur faut un virtuose pour porter le dernier coup. Avec un virtuose ils se tiennent pour vainqueurs. Je me suis excusé, comme vous pensez bien. J'ai à faire ici. J'ai donné une belle lettre au lieu de ma personne. On la lira dans le meeting. Mais vous savez le peu qu'est une lettre. En voilà pourtant une qu'on m'apporte, et qui est beaucoup. Certainement, Lady William Bentinck est une bonne femme. Je le savais. A présent, je lui en sais gré. A-t-elle été jusqu'à vous offrir son perroquet, ce perroquet favori qui va se promener avec elle ? Je suis bien aise que le Duc de Wellington, n'ait pas notre rhumatisme. Je dis notre, car décidément j'ai les épaules un peu entreprises. Je n'ai pas même le temps de lire les journaux. J'ai laissé les miens à Paris. Il faudrait ici aller Ies chercher au Club. On me les raconte. Et je n'ai pas besoin qu'on me les raconte. Je les fais bien tout seul, amis ou ennemis. Le rabâchage règne et gouverne dans le monde. J'ai bien remarqué l'âpreté anglaise dans cette affaire du Pilote. Il y a quelque chose de plus que l'humeur de l'affaire même. C'est une humeur générale, et qui prend plaisir à se faire sentir, les plus simples en sont frappés, et frappés aussi de la chose même, de l'étourderie de ce jeune Prince, et de l'inconvénient des étourderies princières. On va de là aux faiblesses royales. Et de là on vient à moi, pour me donner raison. Le Duc d'Orléans a passé ici, cette nuit. Il va sans doute au devant du Prince de Joinville. Nous sommes sur la route de Brest.
Adieu. A mercredi. J'ai ces 24 heures là bien lourdes, sur le cœur. Il n'y a pas moyen. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 184. Lisieux, Jeudi 28 février 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-02-28.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1687?context=pdf

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1687

Informations éditoriales

Date précise de la lettreJeudi 28 février 1839
Heure5 heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionLisieux (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

---

184. Jeudi 28 — 5 heures.
5

Je sors du Val-Richer, par un temps magnifique, frais et doux; le plus brillant soleil! Point de verdure encore, mais elle va éclater. On la voit de loin. Je me suis promené deux heures seul, aussi jeune que l'air, que les bois, que les champs. Je ne le dis qu'à vous. Vous ne le direz à personne.

Pourtant, depuis mon retour, je suis triste. Je ne puis partir d'ici que mardi. L'élection se fera dimanche. Il y aura lundi, chez l'un de mes amis, un dîner auquel il m'est impossible de manquer, absolument impossible. Je ne serai à Paris que Mercredi à 6 heures du matin, et chez vous à midi. Soyez triste comme moi, mais par injustice, je vous en prie. J'étais déjà si fâché de ne pas être à Paris le 4! Je vis avec vous bien plus que je ne vous le dis. De façon bien différente, et qui pourtant nous mènent au même résultat, nous ne pouvons pas, nous n'osons pas, l'un et l'autre, nous parler Dieu sait que nous sentons le plus vivement pour nous-mêmes et l'un pour l'autre. Nous ne nous sommes rien dit le 15 février. Nous ne nous dirions peut-être rien le 4 mars. Pourtant

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1687?context=pdf

je voudrois être là ; je voudrois vous voir. En vérité, il y a des tendresses auxquelles Dieu devroit accorder de paroître telles qu'elles sont et de donner tout ce qu'elles ont, sans démonstration extérieure, sans parole. Dearest for ever dearest !

Vendredi 7 heures et demie.

J'ai été réveillé cette nuit à une heure du matin, par un singulier message. Des électeurs de Rouen m'ont envoyé l'un d'entre eux pour me conjurer, c'est bien le mot, d'aller passer quelques heures à Rouen et d'y prendre la parole dans un grand meeting où il s'agit d'assurer le succès des candidats de l'opposition, entr'autres de M. Dupont de l'Eure que vous portez à Rouen. Il leur faut un virtuose pour porter le dernier coup. Avec un virtuose ils se tiennent pour vaincus. Je me suis excusé, comme vous pensez bien. J'ai affaire ici. J'ai donné une belle lettre au lieu de ma personne. On la lira dans le meeting. Mais vous savez le peu que vaut une lettre.

En voilà pourtant une qu'on m'apporte, et qui est beaucoup. Certainement, Lady William Bentinck est une bonne femme. Je le savois. A propos, je lui en sais gré. A-t-elle été jusqu'à vous offrir son perroquet, ce perroquet favori qui va se promener avec elle ?

Je suis bien aise que le duc de Wellington n'ait pas notre rhumatisme. Je dis notre, car décidément j'ai les épaules un peu entreprises.

Je
mineur
me la
fais b
et gou
Anglais
de plus
généra
simple
de l'Eu
Bourdes
là on
d'Orléa
du Prin

sur le

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1687?context=pdf

Je n'ai pas même le tems de lire les journaux. J'ai laissé ce
mineur à Paris. Il faudroit ici aller les chercher au club. On
me le raconte. Et je n'ai pas besoin qu'on me le raconte. Je le
sais bien tout seul, ainsi me semble. Le rabachage règne
et gouverne dans le monde. J'ai bien remarqué l'apreté
Anglaise dans cette affaire de Pritchard. Il y a quelque chose
de plus que l'humeur de l'affaire même. C'est une humeur
générale, ce qui prend plaisir à se faire sentir. Les plus
simples en sont frappés, et frappés aussi de la chose même,
de l'étourderie de ce jeune prince, et de l'inconvénient des
étourderies princières. On va de là aux foiblesses royales. Et de
là on vient à moi, pour me donner tort. Le duc
d'Orléans a passé ici cette nuit. Il va sans doute au devant
du Prince de Joinville, dans sa route de Brest.

Adieu. À mercredi. J'ai ce petit mot là bien tendre
sur le cœur. Il n'y a pas moyen. Adieu.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1687?context=pdf